

Johanna Lindsey

LES MALORY

Passagère clandestine



J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Johanna Lindsey

Johanna Lindsey est l'une des plus célèbres auteures américaines de romance historique. Elle a vendu plus de soixante millions de livres dans le monde. Traduits en douze langues, ses romans figurent toujours en tête de liste des *bestsellers* du *New York Times*. Sa série la plus connue est *Les Malory*, publiée aux Éditions J'ai lu. Née en Allemagne, elle a passé sa jeunesse à voyager, avant de s'installer à Hawaii en 1964. Elle réside aujourd'hui au New Hampshire avec sa famille.

Passagère clandestine

Aux Éditions J'ai lu

Samantha
N° 2533
Esclave et Chatelaine
N° 2925
La révoltée du harem
N° 2956
La fiancée captive
N° 3035
Les feux du désir
N° 3091
La viking insoumise
N° 3115
Un si doux orage
N° 3200
Un cœur si sauvage
N° 3258
Épouse ou maîtresse ?
N° 3304
Captifs du désir
N° 3430
Une fiancée pour enjeu
N° 3593
Paria de l'amour
N° 3725
Si tu oses me quitter
N° 4318
Pour toujours dans tes bras
N° 4425
Brûlés par le désir
N° 4636
Apparence trompeuse
N° 5166
En proie à la passion
N° 5489

Héritier malgré lui
N° 5848
Un cow-boy pour deux
N° 7311
Les feux de l'hiver
N° 12654
Cœurs enchaînés
N° 13065
Il était une fois une princesse
N° 13232

LES MALORY

- 1 – Lady Regina Ashton
(Le séducteur impénitent)
N° 3888
- 2 – Lord Anthony
(Tendre rebelle)
N° 4003
- 3 – Passagère clandestine
N° 3778
- 4 – Magicienne de l'amour
N° 4173
- 5 – Une femme convoitée
N° 4879
- 6 – La faute d'Anastasia
N° 5707
- 7 – Voleuse de cœur
N° 8150
- 8 – Les trésors du désir
N° 8348
- 9 – Confusion et séduction
N° 9824
- 10 – Mariés par devoir,
amants pour toujours
N° 9832

JOHANNA
LINDSEY

LES MALORY - 3

Passagère
clandestine

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
GENTLE ROGUE

Éditeur original
Avon Books, a division of the Hearst Corporation, N.Y.

© Johanna Lindsey, 1990

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1994

1

1818, Londres

Georgina Anderson leva sa cuiller, y plaça un trognon de radis, la tira en arrière et catapulta la fane à travers la pièce. Elle n'atteignit pas l'énorme cafard qu'elle visait, mais il prit peur et rentra précipitamment dans une fissure du mur. Mission accomplie. Tant qu'elle ne voyait plus ces bestioles, elle parvenait à les oublier.

Elle revint à son assiette, fit la grimace, la repoussa. Que n'aurait-elle donné pour un des somptueux repas d'Hannah ! Après douze ans passés comme cuisinière auprès des Anderson, Hannah savait exactement ce que chaque membre de la famille préférait, et Georgina rêvait de ses plats délicieux depuis des semaines. Pas étonnant, lorsque l'on a passé un mois sur un bateau ! Elle n'avait avalé qu'un seul repas correct depuis son arrivée en Angleterre cinq jours auparavant. C'était le soir même où ils avaient accosté. Ils avaient pris des chambres à l'hôtel Albany, puis Mac l'avait emmenée dans un excellent restaurant. Ils avaient d'ailleurs dû quitter l'Albany pour

un établissement nettement plus modeste dès le lendemain... Que faire d'autre puisqu'ils étaient rentrés à l'hôtel pour s'apercevoir qu'ils n'avaient plus un sou dans leurs malles ?

Georgie – comme l'appelaient affectueusement ses parents et ses amis – ne pouvait même pas en tenir pour responsable la direction de l'hôtel. Mac et elle avaient tous deux été dévalisés, or leurs chambres ne se trouvaient pas au même étage. Le vol avait plutôt été commis lorsque leurs malles avaient été transportées du port jusqu'à Piccadilly, où était situé le prestigieux hôtel Albany. Ils avaient loué un fiacre et y avaient entassé leurs bagages que « surveillaient » le cocher et son aide, tandis que Mac et Georgie s'émerveillaient de découvrir Londres.

À dire vrai, la malchance avait commencé la semaine précédente, lorsqu'ils avaient appris que leur navire ne pouvait accoster, qu'il leur faudrait peut-être patienter trois mois pour pouvoir décharger la marchandise qu'il transportait. Seuls les passagers avaient pu être conduits à terre, après une attente de plusieurs jours.

Cela n'aurait pas dû surprendre la jeune fille, qui avait entendu parler de l'encombrement de la Tamise. Leur bateau, tributaire des vents et des courants, était arrivé en même temps qu'une douzaine d'autres en provenance d'Amérique, et il y en avait encore des centaines, venus des quatre coins du monde. C'était à cause de ce grave problème d'engorgement que les bateaux de l'entreprise familiale de transports maritimes avaient toujours soigneusement évité Londres, même avant la guerre. En fait, aucun navire de la Skylark n'y

avait accosté depuis 1807, quand l'Angleterre avait bloqué la moitié de l'Europe dans sa guerre contre la France.

Bien que l'Amérique eût réglé ses différends avec l'Angleterre par un traité fin 1814, la Skylark était restée à l'écart de ce pays à cause des problèmes d'entrepôts. Trop souvent, les marchandises périssables restaient sur les quais, à la merci des éléments et des voleurs. Et si ce n'était pas le climat qui gâtait les stocks, la poussière de charbon s'en chargeait.

Voilà pourquoi Georgina n'avait pu venir à Londres sur un bateau de la Skylark. Et elle n'en trouverait pas non plus pour rentrer gratuitement chez elle. Ce qui poserait sans doute un problème, car Mac et elle se retrouvaient somptueusement à la tête de... vingt-cinq dollars : tout ce qu'ils avaient en poche au moment du vol. Combien de temps tiendraient-ils avec cette somme dérisoire ? Du coup, Georgina se retrouvait dans une sinistre petite chambre qu'ils avaient louée au-dessus d'une taverne dans le Borough, quartier peu reluisant près de Southwark.

Une taverne ! Si ses frères l'apprenaient un jour... Mais de toute façon, ils la tueraient dès qu'elle rentrerait à la maison, pour être partie sans les avoir prévenus, alors qu'ils naviguaient sur tous les océans du globe. Au minimum, ils lui supprimeraient son argent de poche pendant dix ans, ils l'enfermeraient dans sa chambre, au pain et à l'eau !

Non. En réalité, ils se contenteraient plutôt de crier bien fort. Mais l'idée de ses cinq frères aînés en colère, alors qu'elle savait mériter leurs

reproches, n'était guère agréable à envisager. Hélas, cette perspective n'avait pas empêché Georgina de s'embarquer pour l'Angleterre avec le seul Ian MacDonell comme escorte. Parfois elle se demandait si le bon sens légendaire de la famille n'avait pas disparu le jour de sa naissance !

On frappa au moment où elle se levait de sa chaise, et elle ravala le « Entrez » tout naturel qui lui montait aux lèvres. En vingt-deux ans de vie, elle n'avait jamais dormi que dans son lit, dans sa chambre, dans sa maison de Bridgeport, Connecticut. Et dans un hamac, mais uniquement le mois précédent.

Évidemment, personne ne pouvait entrer puisque la porte était verrouillée... Mac insistait pour qu'elle le demeurât en permanence, comme si cette affreuse chambre ne lui rappelait pas déjà suffisamment qu'elle était loin de chez elle, au cœur d'un quartier infesté de bandits !

Mais elle reconnut tout de suite l'accent irlandais de celui qui lui parlait à travers la porte. Elle ouvrit puis recula afin de le laisser entrer. Sa haute stature sembla emplir la petite pièce.

— Alors, ça s'est bien passé ?

Il renifla avant de se laisser tomber sur l'unique chaise.

— Ça dépend comment on voit les choses, petite.

— Pas d'autres nouvelles ?

— Ça vaut mieux que des mauvaises, à mon avis.

— Sans doute, répondit-elle sans enthousiasme.

Il n'était pas raisonnable d'en attendre davantage, avec le peu d'éléments dont ils disposaient.

M. Kimball, l'un des marins de Thomas, le frère de Georgina, avait simplement dit qu'il était « sûr et certain » d'avoir aperçu son fiancé Malcolm Cameron sur le pont du *Pogrom*, un navire marchand anglais. Ils avaient croisé celui-ci en retournant vers le Connecticut. Thomas lui-même n'avait pu le vérifier, car M. Kimball ne lui en avait parlé que bien plus tard, alors que le *Pogrom* était déjà hors de vue. Mais vraisemblablement, ce navire voguait vers l'Angleterre.

En tout cas, c'était la seule information que Georgina ait eue au sujet de Malcolm depuis six ans. Se trouvant à bord du *Nereus*, le bateau de Warren, il avait été réquisitionné avec deux autres hommes un mois avant la déclaration de guerre en juin 1812.

L'enrôlement obligatoire des marins américains par la marine anglaise avait été l'une des causes de la guerre. Ce n'était vraiment pas de chance que Malcolm eût été pris lors de son tout premier voyage – et simplement parce qu'il avait encore une pointe d'accent de Cornouailles, où il avait passé la première moitié de sa vie. Pourtant, il était américain à présent. Ses parents, morts depuis, s'étaient installés à Bridgeport en 1806 sans intention de rentrer en Angleterre. Malheureusement, l'officier commandant le navire de guerre *Dévastation* n'avait rien voulu entendre.

Georgina avait ensuite appris que l'équipage du *Dévastation* avait été réparti sur une douzaine d'autres navires, puis plus rien. Que faisait Malcolm sur un bâtiment anglais de la marine marchande, maintenant que la guerre était finie ? Peu importait. Georgina avait enfin un moyen de

le retrouver, elle ne quitterait pas l'Angleterre avant d'y être parvenue.

— À qui t'a-t-on renvoyé, cette fois-ci ? demanda-t-elle dans un soupir. Encore quelqu'un qui connaît quelqu'un qui *pourrait* savoir où il est ?

— À t'entendre, petite, on croirait qu'on tourne en rond depuis une éternité. Il y a seulement quatre jours qu'on cherche. Il nous faudrait un peu de la patience de Thomas.

— Ne me parle pas de lui, Mac. Je suis folle de rage qu'il ne soit pas allé à la recherche de Malcolm !

— Il l'aurait fait...

— Dans six mois ! Il voulait que j'attende encore six mois qu'il soit rentré de son voyage aux Antilles ! Eh bien, c'était trop long, voilà tout ! J'ai déjà patienté six ans...

— Quatre, corrigea Mac. Ils ne t'auraient pas laissée épouser ce garçon avant tes dix-huit ans, bien qu'il ait fait sa demande deux ans plus tôt.

— En tout cas, si l'un de mes autres frères avait été à la maison, il y serait allé sans hésiter. Mais non, il a fallu que ce fût Thomas l'Optimiste, celui qui n'est jamais pressé. Et son *Portunus* était le seul navire Skylark dans le port ! Bien ma veine ! Sais-tu qu'il a éclaté de rire quand je lui ai dit que Malcolm allait me trouver trop vieille si j'attendais encore ?

Mac eut toutes les peines du monde à garder son sérieux. La petite n'avait jamais eu vraiment confiance en elle. Certes, elle était devenue la ravissante personne qu'elle était à présent seulement vers dix-neuf ans. Auparavant, son unique atout avait été ses parts dans la compagnie

maritime. Mac était d'ailleurs persuadé que c'était ce qui avait décidé Malcolm Cameron à faire sa demande en mariage avant de s'embarquer pour l'Extrême-Orient avec Warren, voyage prévu pour plusieurs années.

Eh bien, il s'était écoulé encore davantage de temps, et Georgie avait refusé d'écouter l'avis de ses frères qui lui conseillaient d'oublier Malcolm Cameron.

Même après la fin de la guerre, alors que rien n'empêchait plus le jeune homme de rentrer, elle avait continué à l'attendre. Et Thomas aurait dû se douter qu'elle ne patienterait pas jusqu'à ce qu'il fût revenu de son périple pour partir à la recherche de son fiancé. Après tout, n'était-elle pas aussi aventureuse que le reste de la famille ? Elle avait ça dans le sang... Et elle ne possédait pas le flegme de Thomas, ils le savaient tous !

Cependant, on pouvait comprendre Thomas : leur frère Drew devait rentrer à la fin de l'été et cet adorable garçon était incapable de refuser quoi que ce fût à sa petite sœur. Néanmoins, Georgina n'avait pas voulu l'attendre non plus. Et elle était parvenue à convaincre Mac de l'accompagner... ou plus exactement à lui faire croire que l'idée venait de lui...

— Allons, Georgie, on ne se débrouille pas si mal que ça ! Rappelle-toi, Londres est plus peuplé que le Connecticut tout entier. Le type que je dois voir, demain soir, est censé connaître très bien ton fiancé. Et celui avec qui j'ai parlé aujourd'hui dit que Malcolm a quitté le bateau avec un certain Willcocks, qui saura où on peut le trouver.

— C'est encourageant, concéda Georgina. Ce Willcocks pourrait même te mener directement à Malcolm. Alors... je crois que je vais venir avec toi.

— Pas question ! décréta Mac, féroce. Je le rencontre dans une taverne.

— Et alors ?

— Et alors, si je suis venu jusqu'ici, c'est bien pour t'empêcher de commettre des imprudences !

— Écoute, Mac...

— N'essaie pas de m'attendrir, petite, gronda-t-il sévèrement.

Elle lui retourna son regard le plus têtu, et il réprima un gémissement. Quand elle avait décidé quelque chose, rien ne l'arrêtait. La preuve : sa présence à Londres, alors que ses frères la croyaient bien sagement à la maison...

De l'autre côté du fleuve, dans le quartier très chic du West End, la calèche de sir Anthony Malory s'immobilisa devant l'une des plus élégantes maisons de Piccadilly. Cette demeure avait longtemps été sa résidence de célibataire, mais c'était fini à présent. Car il rentrait avec sa jeune épouse, lady Roslynn.

Son frère, James Malory, qui séjournait ici quand il se trouvait en ville, sortit dans le hall en entendant la voiture, juste à temps pour voir la jeune femme franchir le seuil dans les bras de son époux. Comme il ignorait qu'ils étaient nouveaux mariés, sa réflexion n'était pas du tout incongrue.

— Je suppose que je ne devrais pas être témoin de cette scène...

— C'est ce que j'espérais, répondit Anthony en se dirigeant vers l'escalier, toujours chargé de son fardeau. Mais puisque tu es là, je t'annonce que j'ai épousé cette demoiselle.

— Quoi ?

— C'est vrai ! confirma la jeune femme avec un délicieux petit rire. Vous ne croyez tout de même

pas que je laisserais n'importe qui me porter pour franchir le seuil d'une maison ?

Anthony s'arrêta un instant devant l'expression incrédule de son frère.

— Grands dieux, James, jamais je n'aurais pensé te voir un jour à court de paroles ! Mais tu m'excuseras si je n'attends pas que tu aies recouvré tes esprits, n'est-ce pas ?

Sur ce, il gravit rapidement les marches.

James s'ébroua et termina son verre de cognac. Stupéfiant ! Anthony menottes aux poignets ! Le libertin le plus en vue de Londres – en tout cas depuis que lui-même avait renoncé à ce titre en quittant l'Angleterre dix ans auparavant. Anthony ! Pourquoi diable avait-il commis une folie pareille ?

Certes, la jeune femme était ravissante, mais son frère avait d'autres moyens de la séduire. En fait, James savait que c'était déjà fait, depuis la nuit précédente. Alors, quel besoin de l'épouser ? Elle n'avait pas de famille, pas de parents pour l'y obliger. D'ailleurs, personne n'influençait Anthony... sauf peut-être leur frère aîné, Jason, marquis de Haverston, le chef de la famille. Mais même Jason n'aurait jamais insisté pour qu'Anthony se mariât. Il avait déjà essayé avec James... en vain.

Donc personne ne l'avait poussé à commettre cette extravagance. De plus, il n'était pas du tout comme Nicholas Eden, par exemple, le vicomte de Montieth. Nicholas avait été pratiquement forcé d'épouser leur nièce, Regan, ou Reggie comme on l'appelait dans la famille.

James secoua la tête, regagna le salon et la carafe de cognac. Un ou deux verres apporterait peut-être la réponse à ses questions. L'amour était

à écarter. Si Anthony n'avait jamais succombé à ce sentiment durant les dix-sept ans qu'il avait passés à séduire le sexe faible, il devait être immunisé contre ce mal, tout comme James lui-même. Il n'était pas question non plus d'héritier : la famille en était largement pourvue. Jason, l'aîné, avait un fils unique, Derek, qui suivait les traces de ses jeunes oncles. Edward, le deuxième des frères Malory, avait lui-même cinq enfants, tous en âge d'être mariés, sauf la petite Amy. Même James avait un fils, Jeremy, enfant illégitime dont il avait découvert l'existence seulement six ans auparavant. Le garçon avait été élevé par sa mère dans une taverne et avait continué à y travailler après sa mort. Âgé à présent de dix-sept ans, il s'efforçait de ressembler à son Casanova de père... et il y excellait !

James s'étendit sur un sofa, la carafe à la main. À l'idée de ce que les jeunes mariés étaient en train de faire à l'étage, il esquissa un sourire. Il devait reconnaître que le choix de son frère était excellent. Roslynn Chadwick – non, Malory, maintenant – était époustouflante.

James avait envisagé lui aussi de la courtiser. Autrefois, quand lui et Anthony couraient la ville à la recherche de bonnes fortunes, il leur était souvent arrivé de poursuivre la même femme, juste pour le sport. En général, le vainqueur était celui sur qui la jeune femme posait les yeux en premier. Si Anthony était réputé irrésistible, James n'avait rien à lui envier.

Pourtant, on voyait rarement deux frères aussi dissemblables. Anthony était plus grand, plus mince, et il tenait de leur grand-mère ses cheveux

noirs et ses yeux bleus, comme Regan, Amy et même le propre fils de James, Jeremy, qui ressemblait davantage à Anthony qu'à son père. James, pour sa part, avait l'allure typique des Malory : cheveux blonds, yeux verts, silhouette robuste. « Fort, blond et beau », aimait à dire Regan.

James eut un petit rire en pensant à sa nièce chérie. Son unique sœur, Melissa, étant morte alors qu'elle était encore un bébé, lui et ses frères l'avaient élevée comme leur fille. Mais elle avait décidé d'épouser cet Eden... James allait bien être obligé de le tolérer. Néanmoins, il veillerait à ce que Nicholas Eden fût un bon mari...

Un mari... Bon sang, Anthony avait perdu la boule ! Eden, au moins, avait une excuse : il adorait Regan. Anthony adorait toutes les femmes. Comme James.

Or James avait beau entrer dans sa trente-septième année, il ne s'imaginait pas tomber dans le piège du mariage. « Aime-les et quitte-les » : telle était sa devise.

3

Ian MacDonell était un Américain de la deuxième génération, mais il ne pouvait renier ses ancêtres écossais, avec ses cheveux carotte et son accent de gorge, même s'il n'en avait pas le tempérament. On le considérait comme un homme plutôt calme. Pourtant, sa patience avait été mise à rude épreuve la veille au soir et le matin par la petite Anderson.

MacDonell avait toujours connu les Anderson. Il avait navigué sur leurs bateaux pendant trente-cinq ans, d'abord comme garçon de cabine du vieil Anderson quand il avait seulement sept ans, et dernièrement en tant que second sur le *Neptune* de Clinton Anderson. Il avait refusé une bonne douzaine de fois de passer capitaine. Comme le jeune frère de Georgina, Boyd, il ne voulait pas accepter une telle responsabilité – mais Boyd, lui, l'assumerait un jour.

Mac avait définitivement quitté la navigation cinq ans plus tôt, cependant il ne pouvait se tenir éloigné des bateaux. Il était chargé dorénavant de vérifier l'état des navires lorsqu'ils revenaient à leur base.

Lorsque le père Anderson était mort, voilà quinze ans, suivi rapidement par son épouse, Mac avait en quelque sorte adopté les enfants, bien qu'il eût seulement sept ans de plus que Clinton. Il les avait vus grandir, leur avait prodigué ses conseils, avait enseigné aux garçons – et également à Georgina – pratiquement tout ce qu'il savait sur les bateaux. Contrairement à leur père, qui ne restait guère plus d'un mois à la maison entre deux voyages, Mac pouvait demeurer à terre six mois ou un an avant de céder de nouveau à l'appel du large.

Comme cela est courant dans les familles de marins, les naissances suivirent le calendrier du père. Clinton, à présent âgé de quarante ans, était l'aîné. Cinq années de voyage en Extrême-Orient séparaient sa naissance de celle de Warren. Thomas était né quatre ans plus tard, puis Drew, encore quatre ans après. Ce fut le seul de ses enfants que le père vit naître, car une tempête avait gravement endommagé son navire et il fut bloqué presque une année entière à la maison. Il en profita pour concevoir Boyd, qui naquit onze mois après Drew.

Enfin, quatre ans après, arriva la seule fille de la famille. Contrairement aux garçons, qui s'étaient embarqués très tôt, Georgina restait à la maison et accueillait chaque retour au port. Aussi n'était-il pas étonnant que Mac se fût pris d'une affection particulière pour la petite, avec qui il passait bien plus de temps qu'avec ses frères. Il connaissait toutes ses ruses par cœur, et il aurait dû se montrer ferme face à son dernier caprice.

Pourtant elle était là, accoudée près de lui au bar d'une sordide taverne du port. Cela aurait suffi à lui donner l'envie de reprendre la mer !

Seule consolation pour Mac, la petite se rendait compte qu'elle était allée un peu loin, cette fois. Elle était nerveuse comme une chatte, malgré les poignards qu'elle avait glissés dans sa manche et dans une de ses bottes. Mais elle était si entêtée qu'elle ne s'en irait pas avant d'avoir vu ce fameux M. Willcocks. Heureusement, elle s'était déguisée en garçon.

Elle avait dû faire une razzia sur les fils à sécher le linge aux petites heures de la nuit, et au matin, quand Mac l'avait rejointe, elle lui avait montré son déguisement, toute fière.

Ses petites mains délicates étaient dissimulées par les gants les plus immondes que Mac eût jamais vus, si grands qu'elle parvenait à peine à tenir la chope de bière qu'il lui avait commandée. Le pantalon élimé était un peu serré sur les hanches, mais son gros pull-over le cachait... tant qu'elle ne levait pas les bras. Elle avait abîmé une paire de ses propres bottes au point de les faire passer pour des souliers d'homme qui avaient connu des jours meilleurs, et ses boucles châtaines étaient enfouies sous une casquette de laine si grande qu'elle couvrait sa nuque, son front, et même ses yeux bruns quand, elle se tenait la tête baissée, ce qu'elle ne manquait pas de faire en ce moment.

Elle n'avait pas belle allure, mais elle se mêlait mieux à la bande de matelots que Mac lui-même.

Soudain, le plus grand silence s'installa dans la pièce. On n'entendit plus que le bruit des respirations... et le chuchotement de Georgina.

— Qu'y a-t-il ?

Mac lui fit signe de se taire, au moins le temps que tout le monde eût bien regardé les deux gentilshommes qui venaient d'entrer, et décidé qu'il valait mieux les ignorer. Les conversations s'élevèrent de nouveau. Georgina fixait toujours obstinément son verre.

— Ce n'est pas notre homme, répondit enfin Mac, mais deux aristocrates, à en juger par leur apparence. Tout à fait bizarre, leur présence ici.

Elle eut un petit reniflement méprisant avant de murmurer :

— J'ai toujours dit que l'arrogance de ces gens dépassait les bornes !

— Toujours ? Il me semble que tu tiens ce genre de langage seulement depuis six ans...

— Parce que avant je n'en étais pas consciente ! grommela Georgina.

Mac faillit éclater de rire devant une telle mauvaise foi. Sa rancune contre les Anglais qui lui avaient volé son Malcolm ne s'était pas atténuée avec la fin de la guerre, et ne disparaîtrait pas de sitôt. Mais habituellement, elle n'en faisait pas étalage. Ses frères, en revanche, trouvaient des invectives fort imaginées pour qualifier les Anglais et les injustices qu'ils commettaient envers les Américains. Et ce déjà bien avant la guerre, depuis que leur commerce avait commencé à être affecté par le blocus des ports européens.

Ainsi, pendant plus de dix ans, la petite avait entendu parler de « ces sales arrogants », mais elle ne s'en souciait guère, alors. Elle se contentait de hocher la tête par solidarité envers ses frères.

Ce fut une autre histoire lorsqu'on réquisitionna son fiancé.

Georgina sentit l'amusement de Mac, et elle eut envie de lui envoyer un coup de pied dans le tibia. Quoi, elle tremblait dans ses bottes, se maudissant de la témérité qui l'avait amenée dans ce trou à rat, et il trouvait matière à rire ?

Elle fut presque tentée de jeter un coup d'œil à ces fameux dandys qui étaient sans doute vêtus avec une préciosité ridicule, comme tous leurs semblables. Pas un instant elle n'imagina que l'amusement de Mac était provoqué par ses paroles.

— Willcocks, Mac, tu te rappelles ? La raison de notre présence ici... Si ce n'est pas trop te demander...

— Allons, dit-il gentiment, calme-toi.

— Excuse-moi. Je voudrais tellement que ce type se dépêche ! Tu es sûr qu'il n'est pas déjà là ?

— Je vois bien quelques verrues sur des nez et des joues, mais aucune sur la lèvre inférieure d'un petit homme trapu de vingt-cinq ans environ. Avec une description aussi précise, nous n'avons guère de chances de le manquer.

— Si cette description est exacte, précisa la jeune fille.

— C'est tout ce dont nous disposons. Je n'aimerais pas être obligé d'aller de table en table pour interroger les gens. Bon sang, tes cheveux glissent, peti...

Elle le fit taire d'un « chut ! » impératif avant qu'il n'eût prononcé son satané « petite », et se dépêcha de rentrer sous la casquette une boucle récalcitrante.

Malheureusement, elle releva ainsi le bas de son sweater, découvrant un arrière-train qui ne pouvait en aucun cas passer pour celui d'un garçon. Ce fut fugitif, pourtant l'un des deux gentilshommes, à présent assis à une table proche, le remarqua.

James Malory, même s'il ne le montrait pas, était intrigué. C'était la neuvième taverne qu'Anthony et lui visitaient à la recherche de Geordie Cameron, le cousin écossais de Roslynn. Il avait appris toute l'histoire le matin même : Cameron avait essayé de forcer Roslynn à l'épouser, il l'avait même enlevée. Elle était fort heureusement parvenue à s'échapper. C'était donc la raison du mariage. Anthony devait protéger la jeune femme contre son abominable cousin. Et il avait décidé de retrouver ce type, l'impressionner avec une bonne sermon, lui apprendre le mariage de Roslynn et le renvoyer en Écosse avec quelques menaces bien senties. Était-ce vraiment la seule raison, songeait James, ou Anthony était-il impliqué plus personnellement ?

En tout cas, Anthony était certain d'avoir trouvé leur homme. Ce type, au bar... Aussi s'étaient-ils installés non loin, afin de glaner quelques informations. Ils savaient seulement que Geordie était grand, roux, qu'il avait les yeux bleus et un net accent écossais. Celui-ci se révéla rapidement lorsque l'homme éleva la voix, comme s'il grondait son jeune compagnon.

— J'en ai entendu assez, déclara Anthony en se levant.

James, plus habitué que son frère aux tavernes, sut immédiatement ce qui allait se passer si une discussion s'envenimait. Tout le monde s'en

mêlerait, la bagarre serait générale. Et ils se retrouveraient avec un couteau dans le dos sans avoir eu le temps de dire ouf.

— Tu n'as rien entendu, souffla James en prenant le bras de son frère. Sois raisonnable, Tony. Nous ignorons combien de matelots ici sont à sa solde. Mieux vaut attendre qu'il quitte les lieux.

— Toi, tu peux attendre. Moi, j'ai une femme à la maison et je ne veux pas la laisser seule.

Avant qu'il n'avançât davantage, James appela à voix haute :

— Cameron ?

Il espérait ne pas recevoir de réponse, évidemment. Hélas, il en obtint une !

Au nom de Cameron, Mac et Georgina se retournèrent d'un bloc. La jeune fille souhaitait de tout son cœur apercevoir Malcolm. Quant à Mac, il se raidit en voyant l'un des aristocrates se dégager de l'emprise de son compagnon, sans le quitter des yeux, l'air hostile. En deux enjambées, Anthony vint se planter devant lui.

Georgina ne put s'empêcher d'admirer, bouche bée, l'homme le plus beau qu'elle eût jamais vu. Ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé ce personnage. Il n'y avait rien d'ostentatoire en lui. Ses vêtements étaient de la meilleure qualité et d'une élégance discrète. Hormis la cravate à la dernière mode, il était habillé comme les frères de Georgina.

Cependant, elle ne se sentit pas rassurée pour autant, car l'homme semblait tout sauf amical. Il avait visiblement du mal à contenir sa colère, qui visait exclusivement Mac.

— Cameron ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Je m'appelle MacDonell, mon ami. Ian MacDonell.

— Vous mentez.

Georgina sursauta lorsque l'homme saisit Mac par le col et l'obligea à se dresser, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Une lueur dangereuse s'alluma dans les yeux du rouquin. Bon sang ! Mac aimait bien se bagarrer de temps en temps, comme tous les marins, mais ils n'étaient pas là pour ça ! Et ils ne pouvaient se permettre d'attirer l'attention sur eux... surtout pas sur Georgina !

Bien qu'elle ignorât comment s'en servir, la jeune fille s'empara du poignard caché dans sa manche. Elle n'avait pas l'intention de l'utiliser, évidemment, seulement d'en menacer l'élégant gentleman. Mais avant qu'elle pût le saisir fermement dans ses énormes gants, on le lui avait arraché.

Elle avait oublié que l'agresseur de Mac n'était pas seul ! Soudain elle eut peur. Pourquoi les prenait-on comme cibles, Mac et elle, alors que la taverne était remplie d'hommes prêts à se battre pour une broutille ? Georgina avait entendu parler de ces arrogants aristocrates qui aimaient venir terroriser les gens des classes inférieures... Mais elle n'allait pas se laisser intimider, ça non ! Elle perdit soudain toute prudence devant l'injustice de cette attaque, et se jeta aveuglément sur le second homme.

Toute l'amertume, toute la fureur qui s'étaient accumulées en elle depuis six ans qu'elle avait perdu Malcolm, sa haine contre ces sales Anglais, la poussèrent à lui assener des coups de pied et

de poing... sans autre résultat que de se faire mal à elle. Ce satané individu était aussi solide qu'un mur de brique ! Et, dans son exaspération, elle continuait de plus belle.

Cela aurait pu durer indéfiniment mais le mur de brique sembla décider qu'il en avait assez. Georgina se retrouva soudain saisie à bout de bras comme si elle ne pesait rien. Et, horreur des horreurs, la main de l'homme l'agrippait à hauteur de la poitrine !

Comme si cela ne suffisait pas, le gentleman aux cheveux noirs, qui tenait toujours Mac par le col, s'exclama d'une voix forte :

— Bon sang, c'est une femme !

— Je sais, répondit le mur de brique, amusé.

Georgina, son déguisement découvert, n'était plus obligée de se taire.

— Voilà, vous avez gagné, espèces de vauriens ! cria-t-elle, indignée. Mac, fais quelque chose !

Mac voulut envoyer un coup de poing à son agresseur, mais celui-ci. lui immobilisa le poignet sur le bar.

— Inutile, MacDonell, dit-il. Je me suis trompé. Ce n'est pas la bonne couleur d'yeux. Pardonnez-moi.

Mac était déconcerté par la facilité avec laquelle l'autre l'avait contré. Pour tout l'or du monde, il n'aurait pu décoller son bras du bar...

Prudemment, il accepta les excuses d'un signe de tête, et l'autre le lâcha enfin. Mais le blond tenait toujours Georgina, or il avait semblé à Mac, lorsqu'ils étaient entrés, que c'était le plus dangereux des deux.

— Je la laisserais tranquille si j'étais vous, mon vieux. Je ne vous permets pas de...

— Du calme, MacDonell, dit le brun, apaisant. Il ne lui veut aucun mal. Nous pourrions vous accompagner dehors ?

— C'est pas la peine...

— Regardez autour de vous, mon ami, intervint le blond. Je crois au contraire que c'est la peine, à cause de la maladresse de mon frère.

Mac jura entre ses dents. En effet, tous les regards étaient braqués sur la jeune fille que l'homme blond avait chargée comme un sac de farine sur sa hanche. Il se dirigea avec elle vers la porte et – ô miracle ! – elle ne protesta pas. En tout cas, Mac n'entendait rien, aussi se contenta-t-il de suivre. Sans cet homme impressionnant, ils ne seraient pas allés bien loin.

Georgina se rendait compte, elle aussi, qu'il valait mieux quitter cet endroit au plus vite si elle ne voulait pas avoir de gros ennuis ! Pourvu que le mur de brique parvînt à la faire sortir de là sans encombre, elle accepterait son aide... bien que cette position fût affreusement gênante !

En fait, ils furent arrêtés par une servante surgie de nulle part qui posa une main possessive sur le bras libre de l'homme blond.

— Vous n'allez tout de même pas partir si vite... murmura-t-elle.

Georgina releva le bord de sa casquette afin de voir la fille et entendit le mur de brique répondre :

— Je reviendrai plus tard, ma jolie.

La serveuse s'épanouit, et Georgina comprit, stupéfaite, qu'elle recherchait vraiment la compagnie de cette brute. Chacun ses goûts, après tout !

— Je termine à deux heures, roucoula la jeune femme.

— Va pour deux heures.

— C'est une de trop, à mon avis ! intervint un marin trapu qui s'interposa entre eux et la sortie.

Celui-là, Boyd l'aurait traité d'« armoire à glace ». Et Georgina n'avait pas suffisamment regardé le mur de brique pour savoir s'il était plus robuste que lui. Mais elle oubliait le frère...

Celui-ci s'était approché, et la jeune fille l'entendit soupirer :

— Je suppose que tu n'as pas envie de la poser par terre pour régler le problème toi-même, James ?

— Pas vraiment.

— C'est ce que je pensais.

— Reste en dehors de ça, vieux, l'avertit le marin. Il a pas le droit de venir ici voler deux de nos femmes.

— Deux ? Cette petite loqueteuse est à toi ? se moqua Anthony en jetant un coup d'œil à Georgina.

Il reçut en retour un regard meurtrier qui le fit hésiter légèrement avant de demander :

— Vous lui appartenez, ma douce ?

Comme elle aurait aimé répondre oui et laisser ces deux aristocrates recevoir une bonne correction ! Mais elle ne pouvait prendre un tel risque : elle n'était pas certaine de pouvoir elle-même s'échapper avec Mac. Elle fit un signe négatif de la tête.

— Cela règle le problème, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas vraiment une question.

— Maintenant, reprit l'homme brun, soyez gentil, laissez-nous passer.

Le marin ne bougea pas d'un pouce.

— Il ne l'emmènera pas d'ici.

— Oh, la barbe ! souffla l'aristocrate.

Une seconde plus tard, son poing venait s'écraser sur la mâchoire du marin. Celui-ci alla s'effondrer contre un mur, et l'un de ses compères se leva en grondant, mais pas assez vite. Un coup sec le fit retomber sur sa chaise, le nez en sang.

L'aristocrate se tourna vers la salle, un sourcil levé.

— À qui le tour ?

Mac souriait à présent, ravi de ne pas s'être mesuré à l'Anglais. Personne ne broncha dans la taverne. Tout s'était passé si vite qu'ils avaient compris à qui ils avaient affaire.

Bravo, vieux ! le félicita James. Si nous y allions, maintenant ?

Anthony s'inclina cérémonieusement.

— Après vous, mon cher.

À l'extérieur, James posa enfin la jeune fille à terre devant lui. C'était la première fois qu'elle le regardait, et elle hésita une fraction de seconde avant de lui envoyer un grand coup de pied dans le tibia et de s'enfuir en courant.

Il jura, s'élança à sa poursuite, s'arrêta. Elle avait déjà disparu dans l'ombre.

Il se tourna, jura de nouveau en s'apercevant que Mac avait disparu, lui aussi.

— Bon sang, où ce satané Écossais a-t-il filé ?

Anthony riait tellement qu'il n'entendit pas.

— Pardon ?

James esquissa un sourire pincé.

— L'Écossais. Il n'est plus là.

— La barbe ! Je voulais lui demander pourquoi ils avaient réagi au nom de Cameron.

— Je m'en moque ! Comment pourrai-je la retrouver, maintenant, alors que j'ignore qui elle est ?

— La retrouver ? répéta Anthony en riant de plus belle. Tu es masochiste, frérot ! Que ferais-tu d'une femme qui te tape dessus alors qu'une autre compte les minutes qui la séparent de ton retour ?

La serveuse avait perdu de son intérêt aux yeux de James. Il haussa les épaules.

— Elle m'intrigue, dit-il. Mais je suppose que tu as raison. La petite barmaid fera l'affaire.

Cependant, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil dans la rue sombre avant de monter dans la calèche qui les attendait.

Georgina frissonnait, tout en bas de l'escalier qui descendait vers un sous-sol. Il faisait sombre, l'endroit était calme, la rue aussi, loin de la taverne.

Elle n'avait pas vraiment froid. C'était l'été, et le climat ressemblait fort à celui de la Nouvelle-Angleterre. Si elle frissonnait, c'était plutôt à cause du choc... la colère d'abord, la peur ensuite, et puis une surprise de trop. Comment aurait-elle pu imaginer que le mur de brique avait cette apparence ?

Elle revoyait son visage aristocratique, son regard dur, curieux, transparent, d'un vert brillant, tellement... tellement... « Intimidant » fut le mot qui lui vint à l'esprit sans qu'elle sût pourquoi. Le genre de regard qui éveillait la peur chez un homme. Alors chez une femme ! Direct, hardi, impitoyable. Elle frissonna de nouveau.

Elle laissait son imagination l'emporter. Il l'avait considérée seulement avec curiosité... Non, pas uniquement : il y avait un autre sentiment. Hélas, elle manquait d'expérience pour le reconnaître, lui donner un nom. Un sentiment troublant. Mais quoi ?

Oh, quelle importance ! Et pourquoi perdait-elle son temps à essayer de l'analyser ? Elle ne

reverrait jamais cet individu, Dieu merci ! Et dès que la douleur de son pied due au dernier coup cesserait, elle l'oublierait.

James... Était-ce son prénom, ou son nom de famille ? Ces épaules... mon Dieu, comme il avait les épaules larges ! Un énorme mur de brique. De jolies briques, d'ailleurs. Jolies ? Elle pouffa toute seule. D'accord, de belles briques, de très belles briques. Non ! À quoi pensait-elle ? C'était un grand singe aux traits intéressants, voilà tout. Un Anglais, trop vieux pour elle, un de ces sales aristocrates en plus, sans doute affreusement riche, capable de s'offrir tout ce dont il avait envie, pour qui les lois ne voulaient rien dire. Ne l'avait-il pas brutalisée ? Ce muflle, ce sale...

— Georgie ?

Son prénom murmuré la fit sursauter.

— Par là, Mac !

Elle entendit les pas s'approcher, puis l'ombre de Mac se profila en haut des marches.

— Tu peux sortir, petite. Il n'y a personne.

— Je le sais bien, grommela Georgina en grim pant l'escalier. Pourquoi as-tu été si long ? Ils t'ont retenu ?

— Non. Je m'étais caché près de la taverne, pour être sûr qu'ils ne te suivaient pas. C'est ce que le blond voulait faire, mais l'autre s'est tellement moqué de lui qu'il a renoncé.

— De toute façon, il ne m'aurait pas rattrapée, ce lourdaud !

— Mieux vaut ne pas avoir à le vérifier, dit sagement Mac. Et peut-être que la prochaine fois, tu m'écouteras quand...

— Je t'en supplie, Mac ! Un seul « Je te l'avais bien dit », et je ne te parle plus pendant une semaine !

— C'est tentant !

— D'accord, d'accord, j'ai eu tort, je le reconnais. Tu ne me verras plus jamais à moins de cent mètres d'une taverne, hormis celle où nous logeons, et encore je n'utiliserai que l'escalier de service. Suis-je pardonnée, maintenant ?

— Tu n'as pas à t'excuser, petite, tu n'es pas responsable. C'est moi que ces deux messieurs ont pris pour un autre, cela n'avait rien à voir avec toi.

— Mais ils cherchaient un Cameron. Si c'était Malcolm ?

— Impossible. Ils m'ont pris pour Cameron. Et je te le demande : est-ce que je ressemble au tien ?

Georgina sourit, soulagée. Malcolm était un jeune homme dégingandé à dix-huit ans, quand elle avait accepté avec tant d'enthousiasme de devenir sa femme. Ce devait être un homme à présent, il avait dû s'étoffer, peut-être même avait-il encore grandi, mais il avait sûrement le même teint, les cheveux bruns, les yeux bleus, et toujours vingt ans de moins que Mac !

— Eh bien, qui que soit ce Cameron, je le plains, le malheureux !

Mac éclata de rire.

— Il t'a fait peur, hein ?

— *Il* ? Je me rappelle en avoir vu deux.

— C'est vrai, mais tu n'as eu affaire qu'au blond. Elle renonça à discuter sur ce point.

— Qu'avait-il de si... différent, Mac ? Je veux dire, ils étaient pareils, et pourtant non. Des frères, apparemment, même si ça ne se voyait pas. Il y

avait chez le dénommé James quelque chose de...
Oh, peu importe ! Je ne sais pas très bien ce que j'ai en tête.

— Je suis étonné que tu l'aies deviné, petite.

— Quoi ?

— Que c'était le plus dangereux des deux. Je l'ai su dès qu'il est entré, à sa façon de regarder chaque homme dans les yeux. Il aurait pu corriger tous ces marins sans cesser de sourire. Malgré son raffinement, il était à sa place au milieu de ces malfrats.

— Tu as compris tout ça rien qu'en le voyant ? demanda-t-elle, un sourire aux lèvres.

— Ouais. Appelle ça l'instinct, petite, et l'expérience. Tu l'as perçu aussi, alors ne te moque pas... et félicite-toi de courir vite.

— Que veux-tu dire ? Tu crois qu'il nous aurait empêchés de partir ?

— Moi non, mais toi... L'homme te tenait, petite, comme s'il ne voulait plus te lâcher.

Les côtes de Georgina s'en souvenaient encore !

— S'il ne m'avait pas autant serrée, je lui aurais cassé le nez !

— Tu as essayé, si j'ai bonne mémoire, et...

— Tu pourrais me consoler, soupira la jeune fille. C'était un sale moment.

Mac renifla.

— Tu en as connu d'autres avec tes frères.

— Des querelles d'enfants, et c'était il y a des années, je te le rappelle.

— L'hiver dernier, tu pourchassais encore Boyd dans toute la maison en menaçant de le tuer.

— C'était encore un gamin, et il m'embêtait !

— Il est plus âgé que ton Malcolm.

— Nous y voilà, protesta Georgina en s'éloignant de quelques pas furieux. Tu ne vaux pas mieux qu'eux, Ian MacDonell, jeta-t-elle pardessus son épaule.

— Si tu as besoin de compassion, petite, pourquoi tu ne le dis pas ? la taquina Mac avant de se laisser aller au bon gros rire qu'il retenait depuis un moment.

Hendon était un petit village situé à une dizaine de kilomètres de Londres. La promenade sur deux vieux chevaux de louage était agréable, songeait Georgina. Le paysage était ravissant avec ses forêts, ses collines et ses vallées verdoyantes, les chemins bordés d'aubépine, de roses sauvages, de chèvrefeuille parfumé.

Le bourg lui-même était fort pittoresque, groupé autour d'une église au clocher de pierre où Mac s'arrêta pour demander la maison de Malcolm.

Ils avaient été surpris d'apprendre qu'il ne vivait pas à Londres même. Il leur avait fallu trois longues semaines pour parvenir à localiser le fameux M. Willcocks, camarade supposé de Malcolm, qui finalement ne l'était pas du tout. Il les avait néanmoins aiguillés dans une autre direction, et Mac avait eu la chance de rencontrer enfin quelqu'un qui savait où habitait Malcolm.

Tandis que Mac passait la moitié de ses journées à essayer de gagner de quoi payer leur retour vers l'Amérique, et l'autre moitié à la recherche de Malcolm, Georgina, sur son insistance, était restée cloîtrée dans sa chambre. Elle avait lu et relu le

seul livre qu'elle eût emporté pour la traversée, et à la fin, écœurée, l'avait lancé par la fenêtre. Il avait heurté la tête d'un client qui sortait de la taverne, et le patron de l'établissement avait été tellement furieux qu'il avait failli les jeter dehors. Ce fut la seule distraction de la jeune fille pendant cette période et, la veille au soir, elle était sur le point de grimper aux rideaux ou de balancer un nouvel objet par la fenêtre pour voir ce qui se passerait, lorsque Mac était rentré avec la grande nouvelle : Malcolm habitait Hendon.

Elle allait le revoir. Aujourd'hui ! Dans quelques minutes ! Elle n'en pouvait plus d'excitation ! Elle avait passé plus de temps à sa toilette qu'il ne leur en avait fallu pour arriver jusque-là. Plus de temps qu'elle n'en avait jamais passé dans sa vie, d'ailleurs, car elle se souciait habituellement fort peu de son apparence. La robe coquille d'œuf accompagnée d'un spencer assorti était ce qu'elle possédait de mieux, et elle était rayonnante avec les petites mèches balayées par le vent qui encadraient ses joues roses.

Toute la matinée, perchée sur son vieux cheval, elle avait fait tourner bien des têtes – sans s'en rendre compte d'ailleurs, toute perdue qu'elle était dans ses rêves et les souvenirs, peu nombreux mais précieux, de son cher Malcolm.

Elle l'avait rencontré un jour où son frère Warren, agacé par ses tracasseries, l'avait jetée par-dessus le bord de son bateau. Six marins avaient plongé pour la ramener, alors qu'elle nageait parfaitement. Malcolm, qui se trouvait sur le quai avec son père, avait voulu lui aussi jouer les héros. En fait, Georgina était sortie toute

seule de l'eau, alors qu'il avait fallu aller récupérer Malcolm. Mais, grandement impressionnée par son geste, elle était tombée aussitôt amoureuse de lui. Elle avait alors douze ans, lui quatorze, et elle avait décrété qu'il était le plus beau, le plus merveilleux garçon du monde.

Ce sentiment n'avait guère changé au cours des années, bien qu'elle dût lui rappeler qui elle était lorsqu'ils se rencontrèrent de nouveau, et encore la fois suivante. Puis il y eut la soirée de Mary Ann, où elle l'invita à danser... et se fit copieusement écraser les orteils.

Il fallut une autre année pour qu'elle se résolût à agir, et elle le prit de façon logique. Malcolm était toujours le plus beau garçon de la ville à ses yeux, mais ses perspectives d'avenir n'étaient pas très reluisantes. Elle savait alors qu'il avait l'ambition de devenir capitaine mais qu'il devrait, pour y parvenir, gravir tous les échelons depuis la base. Réaliste, elle se rendait compte qu'elle était physiquement fort banale. Ses cinq frères étaient étonnamment beaux, mais la machine semblait s'être détraquée en arrivant à la seule fille de la famille. Cependant, elle possédait une belle dot : son bateau à elle le jour de son dix-huitième anniversaire, comme ses frères. Elle ne le commanderait jamais elle-même, mais Malcolm le pourrait, et elle s'arrangea pour qu'il en fût conscient.

C'était froidement calculateur, évidemment ; elle en conçut quelque honte, surtout lorsqu'elle s'aperçut de son succès. Malcolm commença à la courtiser peu après, et il la demanda en mariage le jour de son anniversaire. Seize ans, amoureuse, follement heureuse ! Pas étonnant qu'elle en

oublîât le léger sentiment de culpabilité à l'idée de s'être acheté un mari... Mais après tout, personne n'avait obligé Malcolm. Et elle était sûre de ne pas lui être indifférente. Un jour, il finirait par l'aimer.

Tout se serait bien passé si ces satanés Anglais n'étaient pas intervenus. Maudits soient-ils !

Ses frères tentèrent d'intervenir, eux aussi. Ils se montrèrent indulgents au moment des fiançailles en espérant qu'elle changerait d'avis avant ses dix-huit ans. Cependant elle tint bon et, chaque fois que l'un d'entre eux rentrait à la maison, il tentait de la persuader d'oublier Malcolm et de chercher un autre époux. Elle avait eu certes quelques propositions... Sa dot était attirante. D'autre part, elle était assez lucide pour se rendre compte et se réjouir du changement physique qui s'était opéré en elle. Mais elle restait fidèle à son premier et unique amour, même quand il devint de plus en plus difficile de trouver des excuses à son absence, quatre ans après la fin de la guerre.

Il y avait forcément une bonne raison, qu'elle allait connaître dans quelques minutes... Et elle serait mariée lorsqu'elle quitterait l'Angleterre.

— C'est là, petite.

Georgina contempla le ravissant cottage aux murs blanchis à la chaux, entouré de massifs de rosiers. Elle se frotta nerveusement les mains et hésita à mettre pied à terre comme Mac l'y invitait.

— Peut-être n'est-il pas chez lui ?

Mac, sans mot dire, lui tendait les bras. Tous deux avaient vu la fumée qui sortait de la cheminée. Georgina se mordilla les lèvres un moment, puis redressa les épaules. Pourquoi s'inquiéter ?

Elle était beaucoup plus jolie que lorsque Malcolm l'avait quittée...

Elle suivit enfin Mac sur la petite allée qui menait à la porte du cottage. Elle aurait aimé s'arrêter encore un instant, le temps que les battements de son cœur s'apaisent, mais Mac ignorait ce genre de délicatesses.

Il frappa résolument à la porte. Qui s'ouvrit sur Malcolm... Si son image s'était affaiblie dans la mémoire de Georgina, elle la retrouva tout de suite. Quelques fines rides marquaient ses yeux mais, sinon, il n'avait absolument pas changé. Il paraissait à peine ses vingt-quatre ans. Il était grand, aussi grand que ce James... Dieu, pourquoi pensait-elle à lui ? Il était toujours à la limite de la maigreur, mais c'était bien ainsi. Georgina détestait les vastes poitrines et les larges épaules depuis quelque temps !

Malcolm était beau, tellement beau qu'elle en oublia de remarquer dans ses bras une petite fille d'environ deux ans, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Georgina ne voyait que lui, et il la regardait aussi mais ne semblait pas la reconnaître. « C'est impossible, se dit-elle. Ai-je autant changé ? » Non, il devait être étonné, voilà tout. Elle était certainement la dernière personne qu'il s'attendait à trouver sur son seuil !

Elle était incapable de prononcer un mot. Enfin Malcolm se tourna vers Mac, et soudain son visage s'éclaira d'un grand sourire.

— Ian MacDonell ? C'est bien vous ?

— Ouais, mon garçon. En chair et en os.

— Que faites-vous en Angleterre ? demanda-t-il avec un rire joyeux. Ça alors, quelle surprise ! Mais

entrez, je vous en prie, entrez, nous avons tant de choses à nous raconter. Bon sang, pour une surprise !

— Ouais, c'en est une... grommela Mac qui se tourna vers Georgina. Tu n'as rien à dire, petite ?

Georgina pénétra dans le salon avant de demander carrément à son fiancé.

— Qui est cette enfant, Malcolm ?

Mac toussota et s'absorba résolument dans la contemplation du plafond. Posant la petite fille à terre, Malcolm fronça les sourcils.

— Nous nous sommes déjà vus, mademoiselle ?

— Tu veux dire que tu ne me reconnais vraiment pas ?

— Je le devrais ?

Mac toussa de nouveau. Ou bien s'étranglait-il ? Georgina lui lança un regard noir avant d'adresser son plus joli sourire à l'homme de sa vie.

— Tu devrais, oui, mais je te pardonne. Il y a si longtemps... Et on prétend que j'ai énormément changé. Sans doute est-ce vrai.

Elle eut un petit rire nerveux.

— Cela me fait drôle d'être obligée de me présenter à toi... Je suis Georgina Anderson, Malcolm. Ta fiancée.

— La petite Georgie ?

Le rire du jeune homme s'étrangla dans sa gorge.

— Attendez... Ce n'est pas possible, Georgie ?

— Je t'assure...

— Je ne puis le croire ! s'exclama-t-il, plus horrifié que sceptique. Vous êtes... tu es magnifique ! Elle n'était... je veux dire, elle n'avait pas... On ne peut pas se transformer à ce point.